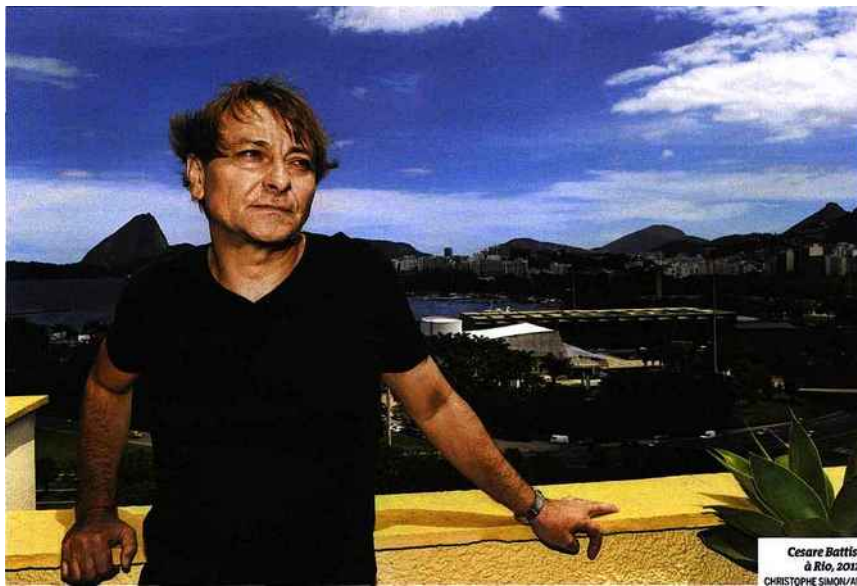




Ex-détenu, et désormais réfugié politique au Brésil, l'ancien activiste italien Cesare Battisti publie un roman centré sur un personnage qui lui ressemble beaucoup. Prend-il les lettres en otage ? Avis divergents

Auteur, narrateur : même combat ?



Cesare Battisti à Rio, 2012.
 CHRISTOPHE SIMON/AFP

RAPHAËLLE LEYRIS

Il faut attendre la page 205 de *Face au mur* pour apprendre le prénom de son narrateur et héros – Auguste. Cet homme d'une cinquantaine d'années n'est pourtant pas avare d'informations à son propre sujet. Il les livre au fil de ce livre qui entremêle le récit de son séjour dans une prison de Brasília, et les histoires de ses codétenus, avec celui des mois qui ont précédé son arrestation, depuis son entrée au Brésil avec un faux passeport jusqu'à la trahison commise par Janaina, sa jeune et belle maîtresse, mi-prostituée mi-agent à la solde de la police.

On sait ainsi que ses compagnons de cellule l'appellent « l'écri-

vain ». Que son « affaire, gonflée comme elle le fut par les médias, a fait fantasmer tout le monde. (...) Tous les détenus s'attendaient, évidemment, à accueillir un "terroriste" à la hauteur de sa réputation. » On sait aussi qu'il estime avoir reçu de l'Italie un traitement « injuste » et qu'il rêve de son retour en France, où habitent ses deux filles.

Jusqu'à la page 205, donc, et même si la couverture du livre le présente comme un « roman », ces indices poussent d'autant plus à confondre cet anonyme narrateur avec l'auteur, Cesare Battisti, que la plupart des lecteurs connaissent peu ou prou l'histoire de celui-ci. Ex-activiste italien d'extrême

gauche en cavale depuis 1981, installé à Paris à partir de 1991, il a été condamné par contumace, dans son pays, pour des meurtres qu'il nie avoir commis. En 2004, il est (re)devenu une cause célèbre quand la France a tourné le dos à la « doctrine Mitterrand » qui donnait asile aux anciens activistes d'extrême gauche ayant rompu avec leur passé, et qu'elle a menacé d'extrader ce gardien d'immeuble et père de famille, auteur de polars soutenu par le milieu du « noir » et par de nombreuses figures intellectuelles. Trois ans après avoir quitté la France, il a été arrêté au Brésil et a passé quatre années en prison avant d'obtenir, en juin dernier, le titre de réfugié politique. A la fureur de nombreux Italiens, pour

qui cette décision relève de l'offense nationale et bafoue l'identité démocratique de leur pays. aucun Italien n'avait reçu ce statut dans un pays étranger depuis l'époque fasciste

« Gringo » en terre de samba

Cesare Battisti, qui a écrit *Face au mur* en détention, est parfaitement conscient de la superposition qui s'opère dans l'esprit du lecteur entre son personnage et lui. Il l'entretient, même, à coups d'ellipses et de clin d'œil – ainsi quand il fait dire à son personnage que le titre d'« écrivain » lui donne l'impression d'être « un usurpateur » : « Je pollue le rêve en injectant des doses massives de réalité. »

FACE AU MUR, de Cesare Battisti, Flammarion, 364 p., 19,50 €.

L'apparition du prénom Auguste ne contribue pas forcément à clarifier les rapports entre narrateur et auteur. Les lecteurs les plus assidus de Battisti s'en souviennent peut-être dans *Ma Cavale* (Grasset/Rivages, 2006), à une partie évoquant au « je » sa jeunesse activiste et ses années en France succédait un passage à la troisième personne pour raconter la fuite à travers l'Asie du Sud-Est d'un certain... Auguste.

Cette question des masques du narrateur, de la place de la fiction dans le roman, et de la réception du tout, n'est pas exclusivement littéraire dans ce cas précis. Teresa

Cremsi, la présidente du groupe Flammarion, qui publie *Face au mur*, a beau jeu de déclarer au quotidien *Corriere della Sera* qu'il faut « faire la distinction entre un écrivain et sa biographie, sans quoi ni Céline ni François Villon ne seraient publiés ». La manière dont l'auteur se met en avant, à travers son personnage, n'y aide pas – sans compter que l'écriture de Battisti n'évite pas les clichés du « gringo » en terre de samba et ne souffre pas la comparaison avec les immenses écrivains évoqués par son éditeur.

Si *Face au mur* se veut d'abord un portrait du Brésil vu de prison, et l'histoire d'un amour torride et vénéneux, est-il indécent que Battisti l'ait parsemé de références à sa situation, et de phrases qui présentent l'auteur-narrateur comme une victime – il qualifie de « *Via crucis* », de « chemin de croix », ses années de fiévreuse clandestinité à Rio ? Ne prend-il pas la littérature en otage, profitant à la fois du statut presque intouchable de l'écrivain et de la possibilité de régler ses comptes que le roman lui offre ?

Deuxième roman écrit directement en français par Cesare Battisti, *Face au mur* paraîtra le mois prochain dans sa traduction brésilienne. Pas sûr, en revanche, qu'il arrive de sitôt dans les librairies italiennes ■

Extrait

« La pression de mes persécuteurs était en train de faire de "ma Rio" une ville où mes nerfs usés auraient pu me pousser à des actes inconsidérés. En quelque sorte, mon arrestation m'a évité de toucher le fond, d'être rat-trapé par mes anciennes frustrations au sujet d'une société en pleine dégénérescence, société que j'avais rêvé de changer. Quitte à payer pour cela le prix fort. Ce qui a bien été le cas.

Consciemment ou non, la prison, je l'ai cherchée. Parce qu'il était bon d'avoir, à côté d'une vie réelle devenue intolérable, une deuxième vie végétale d'où l'on peut contempler la première en simple spectateur. Et, bien sûr, depuis, je ne cesse pas de me souvenir. Il y a des gestes, des sons de voix

dont je ne me remets pas. Amour ou rage, des voix à l'intérieur de ma tête, bien au-delà de mon ouïe, des voix très faibles et pourtant monumentales car elles sont comme ces présences qui ne commencent à exister que lorsqu'elles disparaissent. Janaina. Jamais auparavant je ne m'étais retrouvé dans une relation aussi déchirante, conflictuelle. Durant tout le temps qu'a duré notre relation, j'ai pensé que j'allais devenir fou. Entre passion et soupçon, je me consumais entre la femme amoureuse et l'agent du diable. Les deux imbattables au lit.

La prison est une sorte de longue insomnie où je cultive l'absence. »

ADHÉSION

Serge Quadruppani
écrivain et éditeur
De la littérature

ON POURRAIT RAPPELER que, avec des réactions italiennes d'une modération confinante à l'acquiescement, les gouvernements français, de gauche comme de droite, ont respecté pendant vingt ans une politique d'asile des anciens protagonistes des années dites « de plomb » en Italie, et que cette intelligente politique antiterroriste inventée sous Mitterrand a été subitement abandonnée des deux côtés des Alpes, pour de basses raisons électorales sarkozio-berlusconiennes.

On pourrait, malgré l'amitié qui nous lie à Giancarlo De Cataldo (*lire ci-contre*), expliquer quelle singulière position a acquise la magistrature italienne, devenue le messie d'une gauche institutionnelle chez qui on chercherait en vain la moindre velléité de réformisme, et même la moindre préoccupation sociale. Analyser la fabrication du monstre médiatique Cesare Battisti par les médias dominants italiens et, dans ce processus, mettre en évidence le rôle de cette post-gauche transalpine. Tenter d'expliquer le grand refoulement par l'Italie contemporaine de ce fait : dans les années 1970, c'est une part notable de la population (couches populaires et ouvrières, jeunes, intellectuels) qui a fait sécession et affronté plus ou moins violemment une violence qui était déjà dans l'Etat et la société, de la brutalité des rapports sociaux à la « stratégie de la tension » en passant par des meurtres policiers en grand nombre et toujours impunis. Inviter, enfin et surtout, à lire les attendus par lesquels le ministre de la justice brésilien a motivé sa décision d'accorder l'asile politique à Cesare Battisti, belle leçon de droit universel à l'usage de l'opportunisme politique franco-italien.

Mais est-ce l'heure, est-ce le lieu, d'un tel ressassement ? Ecrit – ce n'est pas le moindre des paradoxes – en français, *Face au mur* nous restitue, notamment à travers des récits de prisonniers, un portrait passionnant, saignant et poétique du Brésil d'aujourd'hui. Cela ressemble aussi beaucoup à un roman d'espionnage. Les jeunes historiens qui remettront en cause les représentations dominantes des années 1970 en Italie, et leurs suites dans notre époque, diront un jour dans quelle mesure elle correspond à la réalité, cette histoire paranoïaque d'un homme contrôlé, y compris par la femme dont il est amoureux, dès le premier instant de son arrivée dans le pays, afin de mettre en scène une arrestation au mieux des intérêts des puissants. Une chose est sûre : cette histoire, Cesare Battisti en a fait de la littérature, et de tout premier ordre. ■

Dernier ouvrage paru de Serge Quadruppani
La Disparition soudaine des ouvriers, Le Masque, 2011

OBJECTION

Giancarlo De Cataldo
écrivain et juge
Une sombre histoire

FACE AU MUR s'ouvre sur une citation de Dante pour se clore sur le mot « liberté ». Cesare Battisti nous dit combien la liberté est belle. Plus belle encore si vous avez tiré votre épingle du jeu en flouant la justice de votre pays. Je n'arrive pas à dépasser les premières pages. C'est plus fort que moi.

Il y a quelques années, un écrivain et philosophe français m'a expliqué pour quoi il fallait éviter à tout prix que Battisti soit livré aux autorités italiennes : c'était un combattant de la liberté, qui avait lutté contre la « dictature communiste » au pouvoir en Italie pendant des années. Il avait subi des procès politiques en cour martiale.

Je dus faire appel à toute ma patience pour lui répondre : Battisti appartenait à un groupe armé appelé PAC (Prolétaires armés pour le communisme), il cumulait quatre condamnations à perpétuité. Il avait participé matériellement à trois meurtres et avait été le cerveau du quatrième. Deux de ses victimes portaient l'uniforme, les deux autres étaient un boucher et un bijoutier, « coupables » selon les PAC d'avoir riposté à des braquages. Battisti avait été jugé en cour d'assises dans le plein respect de ses droits. S'il était absent de son procès, c'est parce qu'il avait déjà fui à l'étranger. Par la suite, il n'a jamais eu un mot de compassion ou de remords. Mon interlocuteur ne s'était pas avoué vaincu pour autant : « Comment le savez-vous ? » « Moi ? J'y étais, figurez-vous. J'ai vu l'Italie vaincre la lutte armée sans renoncer à la démocratie. Et j'ai vu la lutte armée contribuer à pousser le glas d'une ère de réformes et posséder notre pays dans les bras de la droite. »

J'ai tenté plusieurs fois au fil des années d'expliquer à mes amis français qu'ils se trompaient sur leur protégé. Que le cas de Cesare Battisti n'avait rien à voir avec la grande tradition française du droit d'asile, ni même avec la doctrine Mitterrand. Mais je me retrouvais dans la situation de devoir défendre ces mêmes amis de l'accusation opposée de soutenir le terrorisme : il faut savoir qu'en Italie, on fait retomber la responsabilité de la cavale de Battisti sur les écrivains de gauche ! Non, vous n'êtes pas pro-terroristes et vous êtes libres de ne pas partager mon opinion sur Cesare Battisti. On vous a raconté une sombre histoire, et vous y avez cru. Lisez son roman si le cœur vous en dit. Pour ma part, c'est une corvée dont je me dispense volontiers. ■

Traduit de l'italien par Dominique Vittoz
Dernier ouvrage paru de Giancarlo De Cataldo
Les Traîtres, traduit de l'italien par Serge Quadruppani (Métailié) 600 p., 24 €